

Le paria magnifique

« Mal né, mal exclu », Boris Schreiber raconte sa vie, de 1936 à 1944, dans « Un silence d'environ une demi-heure » (Le Cherche-Midi éditeur), de 1028 pages : une surprise qui éblouit.

On ne sort pas indemne d'un tel livre : pendant des heures, des journées, on n'a pas quitté cette traversée tumultueuse que nous offre Boris Schreiber. Nous et lui. A l'instar de « *Boris et moi* ».

C'est ainsi que, dans cette épopée autobiographique, l'auteur se nomme. Evitant, par ce miroir du double, le je maigrichon. Vertige du moi multiplié. Ce « *Boris et moi* » qui deviendra « *Boris sans moi* » pour se terminer en un « *Boris tout seul* » lorsque sa mue s'achève : « *Boris sans moi, inhabités tout à coup à coup. Le parfum du moi, le parfum d'absence, chassé par l'odeur des gravats. Plus rien. Comme si nous apprenions que notre moi, en allé là-bas quelque part, s'était donné la mort. (...) Boris sans moi n'étions plus que Boris tout seul. Paniquement allégés.* »

Né à Berlin de parents russes – en des villes qui deviendront polonaises –, Boris Schreiber vit la panique de l'exclusion. Il sera le traqué. Le paria. Toujours en marge. Avec une rage contre « *ces enracinés imbus* ». Aussi, il prépare sa vengeance, et, chaque jour, dans son journal intime, « *Diary* », il fourbit ses armes. Dès 1936, à 13 ans, début de son récit, rue de la Glacière à Paris, il ouvre un cahier vierge et il écrit. Ce sera son refuge. Son bouclier. Seule Genia, sa mère, sa confidente, pourra le lire.

Cette mère qui croit au génie de son fils. Elle ne cesse de le lui répéter. « *Boris et moi* » n'a pas trop de difficultés à la croire. Si bien qu'un jour il écrira « *l'énorme roman futur (...). Tout roman qu'il sera nous le trouverons beaucoup plus mince face aux secondes qui nous labourent, qui nous hersent. Chacune mériterait des milliers de mots. Mais chaque seconde, surchauffée, les absorbe si vite que les mots ne suivent pas* ».

Aujourd'hui, il est là, ce roman : torrent qui charrie la guerre, l'Occupation, les humiliations, les amours masculines (sacrées pages avec Gide !), les femmes, les lâchetés comme les prouesses. Car Schreiber crache tout. Il avoue. Oui, il a travaillé à Toulon, avec les « *boches* » – étranger, il était « *requis* » – oui, son père a collaboré. Oui, il a pu être fasciné par les « *vainqueurs* » alors que l'armée française ne connaissait que la boue. Oui, il a couché avec des « *souris grises* », oui, à la libération de Marseille, il a été un héros. Puis rédacteur au « *Midi rouge* » [sic], journal communiste.

Lui le « *polack juif, métèque* » est ravagé par les insultes : « *Ces braves Français : ces vrais Français jusqu'au trognon ! Ils osaient, eux ! Ils savaient, eux, les mots qui décolorent le sang, les joues ; qui défigurent un regard !* » Alors, ses secrets, que sa mère lui interdit de raconter, ils sont dans ce roman qui dévoile « *l'entraille des choses* » : « *La montagne Pelée, écrit Schreiber, aussi révèle les entrailles de la Terre, lorsqu'elle s'ouvre, énorme, pour cracher. Nous sommes devenus une montagne Pelée (...). Alors, qu'ils explosent, nos secrets ! Gêne, lâchetés, délires. Pour que pèlent les terres où ils se déversent.* »

Boris Schreiber déverse sa lave, qui nous laisse pétrifiés.

André Rollin

1028 pages. 179 F.